

en effet, de la pensée de chacun, librement exprimée, et constamment mise en rapport avec la pensée de tous, une sorte d'atmosphère commune qui nous imprègne, nous pénètre, nous traverse, à notre corps défendant et juste au moment où nous croyons réagir contre elle. Elle est le résultat des tendances, des besoins, des intérêts de tous. Cette question que s'adresse tout homme qui touche une plume : que dira-t-on, que pensera-t-on ? nous presse bien autrement qu'elle ne pressait nos ancêtres. Une puissance invisible fait avec des yeux de lynx la police de nos écrits ; elle poursuit l'écrivain jusques au fond de son cabinet. Je sais tel philosophe qui ne saurait remplir une page blanche sans penser tour à tour au clergé et aux philosophes, au feuilleton et à M. Veillot. Aussi, pour celui qui est un peu au fait de ces ruses de style, que de restriction, que d'atténuations, que de portes laissées ouvertes afin de se ménager, le cas échéant, une retraite habile, des réponses à double face ! précisément parce qu'ils restaient sans communication avec les opinions régnantes, les écrivains du temps passé restaient plus libres. Obligés de tout tirer de leur propre fond, ils s'enivraient de leur propre isolement. Leur pensée acquérait, à la longue, dans une concentration solitaire, en dehors de toute critique possible, une originalité qui nous étonne, nous autres modernes qui nous piquons d'avoir inventé la liberté de penser. Un livre était vraiment le sang et la substance de celui qui l'avait écrit. Quel moderne en peut dire autant ? Qu'écrivons-nous si non les paraphrases de nos lectures de la veille ? Notre science de seconde main vise à répondre aux opinions du moment, bien plus qu'à rendre notre propre pensée. Aussi, où rencontrer ce qu'on appelait autrefois les esprits et les caractères faits tout d'une pièce ? Dans cette ardeur continue de notre être à absorber la vie générale, notre personnalité s'évapore. Chacun étant autrefois forcément son unique juge, la censure d'autrui lui importait peu. Il avait en vue la postérité, la classique postérité, tandis que nous recherchons la *considération*, mot nouveau qui veut dire la postérité actuelle. Je suis, pour mon compte, persuadé que ni Rabelais, ni Montaigne, ni Voltaire, ni Rousseau